

À découvrir... La Femme étrangère Canada [Québec], 1988, 25 minutes

Élie Castiel

Number 208, May–August 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48832ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2000). Review of [À découvrir... La Femme étrangère / Canada [Québec], 1988, 25 minutes]. *Séquences*, (208), 19–19.

M. O. : D'un autre côté, à mon avis, une synergie parviendra peut-être à se créer dans le milieu, entre indépendants et producteurs établis, au niveau de l'égalité du partage des enveloppes [budgétaires], si nous continuons notre lutte pour que les deniers publics ne soient pas accaparés par les grosses corporations.

A.-M. G. : Oui, mais en même temps, il ne s'agit pas de faire disparaître ces grosses compagnies. Il y a un certain *chaos organisé* dans une industrie dominée par des productions énormes qui permet à la marge de tourner en profitant de la vague laissée au passage par les plus gros⁴ et qui lui permet de vivre en faisant des films. Aux États-Unis, ce système crève les yeux et c'est la raison pour laquelle il est encore possible d'y faire un film pour la somme de 25 000 dollars. Ici, évidemment, l'échelle est considérablement réduite, mais ce même chaos, ce même bouillonnement, stimule tout de même l'industrie. Les petits peuvent aussi gagner beaucoup à être obligés de jouer sur le même terrain que les gros...

¹ Luc Déry, retenu en studio, a malheureusement dû s'absenter.

² Il va sans dire que ce groupe de producteurs ont accumulé à eux seuls une impressionnante collection de prix et de mentions dans des manifestations nationales et internationales.

³ L'une de ces avenues intéressantes, entre autres, se trouve dans le *gap financing*, un système de financement qui consiste à combler un manque à gagner dans une structure financière par une avance sur recettes subventionnée, la plupart du temps, par des banques ou des compagnies d'assurance.

⁴ Par exemple, en ayant la possibilité d'obtenir de l'équipement à tarif réduit ou un accès rapide à un plus grand nombre de services, à de meilleurs prix.

À DÉCOUVRIR...

La Femme étrangère

La principale valeur de ce vidéo de Lorraine Dufour et Robert Morin tient dans sa sincérité et dans la vérité de ses images. Contrairement au film de fiction, la plupart du temps fruit de l'imagination du réalisateur, le documentaire s'attache à capter les images de la vie. Lorsqu'il s'agit d'un document ethnologique, comme c'est le cas ici, l'entreprise est d'autant plus périlleuse si les auteurs ont délibérément choisi de porter leur attention sur un seul personnage.

Helena Valero, soixante-huit ans, aveugle, métisse, est enlevée à douze ans par une tribu amazonienne dans des circonstances dramatiques qui tiennent de la pure fiction. À trente-six ans, elle décide de s'évader. Mais, entre ces deux âges, il y aura une vie, des enfants et l'inévitable adaptation à un milieu autre. Pourtant, face à la caméra, la vieille dame déclare sans hésitation que « certaines traces ne disparaîtront jamais ».

Tout, dans *La Femme étrangère*, passe par la parole de cette femme enfin libre. La voix off est distante, consciente de ses limites, n'ajoutant rien à ses commentaires d'une richesse inexprimable. Ses paroles simples relatent particulièrement bien le souvenir d'une enfance volée et, entre chaque intervention, la caméra montre le milieu où Helena évolue, évitant par la même occasion tout effet de sensationnalisme. Dans cet endroit perdu du monde, la vie se répète avec une régularité qui étonne : danses et cérémonies rituelles des hommes pour marquer certains événements, démarcation des sexes, omniprésence des éléments de la nature.



La Femme étrangère

Helena Valero ne voit pas la lumière, mais la sent comme une prière. Cette lueur est quelque chose dont elle a grand besoin. Ensuite, dit-elle, « j'entre dans la nuit, j'entre dans un monde où je suis égale aux autres ». Ici, la résignation n'a pas un effet mélodramatique mais, au contraire, suppose un altruisme des plus touchants.

Ce qui frappe d'emblée dans cet essai ethnologique réside dans la relation qui s'établit dès le départ entre la caméra et son objectif : filmer une femme trahie par la vie, déracinée par la cruauté du hasard. Le plan souvent fixe crée un étrange rapport avec ce qu'il cadre, qu'il s'agisse des êtres ou de la nature, s'éloignant ainsi du regard anthropologique (si souvent critiqué par Jean Rouch) au profit de l'ethnologique, qui offre une vision beaucoup plus objective et humaniste. **ES**

Élie Castiel

Canada [Québec] 1988, 25 minutes – Réal. : Lorraine Dufour, Robert Morin – Scén. : Lorraine Dufour, Robert Morin – Dist. : Coop Vidéo de Montréal/MDV inc.